

Les femmes, le masochisme et la pulsion de mort

Patrick DE NEUTER

Il est, en vérité, à peine possible de faire un exposé qui ait une portée générale. Chez les différents individus on trouve les réactions les plus différentes; chez le même individu des attitudes contradictoires voisinent.
(S. Freud)¹

Ceux qui préfèrent les contes de fées font la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, à la destruction, et donc aussi à la cruauté.
(J. Lacan)²

(94) A partir des dires d'un certain nombre d'analysantes et de la lecture d'un certain nombre de publications de psychanalystes, de psychiatres et de psychologues, l'impression peut naître et progressivement s'affirmer que les femmes sont animées par un penchant à endurer plus aisément que les hommes un nombre important de situations qui leur apportent souffrances psychiques ou physiques.

D'autre part, il semblerait aussi qu'un certain nombre de femmes soumises à des expériences traumatisantes dans leur enfance, présentent une tendance à chercher, à l'âge adulte, la reproduction d'expériences douloureuses équivalentes alors que les hommes auraient plutôt tendance à faire subir à d'autres ce qu'ils ont subi enfants.

Ces constatations répétées m'ont amené à me poser la question de la logique inconsciente ou, plus précisément, des logiques inconscientes qui pourraient rendre compte de ces faits. Car en rendre compte par un *masochisme féminin* fondamental ou par un *sadisme exclusivement masculin* me semble un peu court, voire inexact et surtout souvent inopérant dans le cadre de la cure.

La présente communication, trop rapidement achevée sous la contrainte des délais de la publication de ce vingt-cinquième numéro de notre Bulletin, ne doit pas être considérée comme reflet d'un travail abouti mais plutôt comme une étape d'un questionnement en cours, questionnement que nos prochaines rencontres devraient permettre de préciser et d'approfondir.

Ceci est d'autant plus nécessaire, qu'un parcours de la littérature psychanalytique à ce propos nous a amené à constater la très grande complexité du problème posé et la grande variété des réponses apportées.

Bref rappel des conceptions freudiennes

Il m'a semblé important de commencer par un bref rappel des conceptions freudiennes qui m'ont servi de point de départ à cette réflexion, conceptions que Freud développe dans *Le problème économique du masochisme* (1923)³. (95) Dans ce texte, Freud pose que la *libido* a pour tâche de rendre inoffensive la *pulsion de mort*, autodestructrice, qui « règne dans l'organisme » et qui veut « le mettre en pièce ». La libido, précise-t-il, s'acquitte de cette tâche en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur. Il y voit l'origine de la

1 . S. FREUD, « Sur la sexualité féminine » (1931), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 146.

2 . J. LACAN, *Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Leçon du 23 mars 1960.

3 . S. FREUD, « Le problème économique du masochisme » (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985, pp. 287-297.

pulsion de destruction de l'autre, de la *pulsion d'emprise* et celle de la *volonté de puissance*. Une seconde partie de la pulsion de mort est mise au service de la pulsion sexuelle. C'est, dit-il, le *sadisme proprement dit*. Une troisième partie demeure dans l'organisme et se trouve liée à la coexcitation sexuelle. Voilà le *masochisme originaire et érogène* : plaisir de la douleur. Il ajoute aussi que ce sadisme, ou pulsion de destruction, tourné vers l'extérieur peut régresser à sa situation première. Ce *masochisme secondaire* vient se surajouter au masochisme originaire. Mais la clinique impose à Freud de distinguer deux autres formes de masochisme. Une première qu'il appelle, à mon avis fort malencontreusement, le *masochisme féminin* et une seconde qu'il dénomme *masochisme moral*. Malgré sa dénomination, le masochisme féminin se retrouve, pour Freud, principalement chez les hommes. Il consiste à trouver plaisir dans des fantasmes masturbatoires ou dans la réalisation effective, sous forme de jeux « pervers », de scénarios imaginaires indiquant que ce masochiste veut être traité comme un enfant méchant ou comme une femme en ce sens qu'il doit être castré, subir le coût ou encore accoucher d'un enfant. Quant au masochisme moral, il se caractérise par un certain relâchement du lien avec la sexualité et implique essentiellement la recherche d'une certaine quantité de souffrance au titre de punition.

Si cette distinction entre masochisme *érogène*, masochisme « *féminin* » et masochisme *moral* correspond à quelques différences, Freud lui-même relativise fort ces différences en indiquant combien dans la clinique ces masochismes peuvent ou se substituer l'un à l'autre ou encore se renforcer l'un l'autre.

D'autre part, certains passages du texte freudien indiquent une équivalence entre le masochisme et le sadisme dans la mesure où ils ne sont (96) que deux modalités différentes de réalisation fantasmatique ou réelle, de la pulsion de mort le plus souvent intriquée à la libido. On se souviendra ici que dans son article sur le fantasme de fustigation⁴, Freud montre bien la complémentarité intrapsychique du sadisme et du masochisme et comment, au niveau fantasmatique, le passage peut aisément s'opérer de l'un à l'autre tandis qu'ailleurs il indique combien est ténu le lien qui unit le fantasme et la réalité : un comportement sadique peut trouver ses racines dans un fantasme inconscient masochiste et réciproquement.

Notons encore que dans son texte de 1923, Freud soutient qu'une partie du masochisme peut être l'effet d'une part du sadisme du surmoi et, d'autre part, du masochisme du moi.

Avant d'évoquer le point de vue de Lacan, remarquons encore cette constante assimilation freudienne de la passivité, du masochisme et de la féminité, thème repris par nombre de ses élèves et notamment par H. Deutsch dans son ouvrage consacré à la psychologie des femmes⁵.

Bref rappel des positions de Lacan

Dans son retour à Freud, Lacan a soutenu envers et contre tous, l'importance de l'affirmation freudienne de la pulsion de mort. On se souviendra de son rappel de « *l'audace freudienne de formuler l'expérience psychologique si paradoxale qu'en soit l'expression en termes biologiques, soit comme "instinct de mort"* »⁶. On se souviendra aussi de ses violentes critiques à l'encontre des psychanalystes restés sourds à cet aspect de l'enseignement freudien⁷.

C'est au stade du miroir et donc dans le rapport à l'Autre maternel que (97) Lacan situe la naissance de l'agressivité fondamentale qui accompagne la constitution du moi et qui se reproduira dans tout lien social : agressivité inhérente à la dépendance radicale aux bons soins de cet Autre, à l'aliénation structurante à son image et à l'enchaînement nécessaire du sujet au désir insu de cet Autre. Dans son texte sur *La subversion du sujet et la dialectique du désir*, il insiste dans ce même sens à partir de Hegel. « *Le mouvement même qui désaxe le phénomène de l'esprit vers la relation imaginaire à l'autre (à l'autre, c'est-à-dire au semblable à connoter d'un petit a), met au jour son effet : à savoir l'agressivité qui devient le fléau de la balance autour de quoi va se décomposer l'équilibre du semblable au semblable en ce rapport du Maître à l'Esclave, gros de toutes les ruses par où la raison va y faire cheminer son règne impersonnel* »⁸.

Quant au masochisme féminin, les positions de Lacan s'avèrent, elles aussi, très complexes puisqu'on l'a entendu prononcer des affirmations qui vont dans le sens d'une accréditation du masochisme spécifique des femmes en même temps qu'il a rudement mis en question l'existence même d'un tel masochisme. Du côté de l'accréditation du masochisme spécifiquement féminin, on se rappellera son assertion sur la folie des femmes pour lesquelles « *il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de*

4 . S. FREUD, « Un enfant est battu – Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » (1919), in *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., pp. 219-244.

5 . H. DEUTSCH, *La psychologie des femmes* (1945), Paris, PUF, 1949.

6 . J. LACAN, « L'agressivité en psychanalyse » (1948), in *Écrits*, Paris, PUF, 1966, pp. 101-124.

7 . Notamment dans son texte sur la « Jeunesse de Gide », in *Ecrits*, op. cit. p. 754. Voir aussi plus d'un passage de son séminaire sur *l'Éthique*.

8 . J. LACAN, « Subversion du sujet et dialectique de désir dans l'inconscient freudien » (1960), in *Ecrits*, op. cit. p. 810.

son âme, de ses biens »⁹ et celle qui affirma « le ravage » que constitue l'homme pour une femme¹⁰. Du côté de la mise en question d'un tel masochisme, on se rappellera ses propos sur « les effets castrateurs et dévorants, disloquants et sidérateurs de l'activité féminine »¹¹, thème repris quelque vingt ans plus tard dans son commentaire de *L'empire des sens*¹² qui porterait à l'écran « ce qu'est le fantasme de la femme » et ce que serait « l'érotisme féminin porté à son extrême » c'est-à-dire : tuer (98) l'homme et le châtrer¹³.

Retours à la clinique

Je ne pense pas être le seul à constater l'étonnante endurance dont les analysantes peuvent témoigner par rapport aux mauvais traitements parfois physiques, plus souvent psychiques, que leur impose leur conjoint ou leur compagnon. J'ai pu en outre plus d'une fois constater comment certaines, sans le savoir ou relativement consciemment, organisaient ces situations génératrices de souffrances. D'aucunes, rares il est vrai, vont jusqu'à demander explicitement l'organisation de jeux sadomasochistes dans lesquels elles assument le rôle de la victime.

Chez d'autres, ce penchant masochiste, au sens général de ce terme¹⁴, prend la forme de symptômes organiques récurrents et résistants aux efforts de la médecine, comme d'ailleurs aux interventions du psychanalyste. Où l'on retrouve cette forme du masochisme moral appelée par Freud « réaction thérapeutique négative ».

Tout ceci, je l'ai, pour ma part, plus souvent rencontré chez les femmes que chez les hommes. Hélène Deutsch semble du même avis puisqu'elle écrit : « Le goût du malheur est incomparablement plus grand chez les femmes que chez les hommes »¹⁵. Quant à Freud, il avait affirmé en 1918 que « la sujétion est incomparablement plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme »¹⁶.

Par contre, en ce qui concerne le registre des fantasmes, Freud laisse entendre qu'il a plus souvent rencontré les fantasmes masochistes « féminins » et les comportements pervers masochistes chez les hommes que chez les femmes, preuve, s'il en fallait encore, que le registre du comportement (99) n'est pas nécessairement isomorphe à celui des fantasmes conscients et inconscients¹⁷. Pour ma part, en ce qui concerne les fantasmes sadomasochistes devenant conscients dans la cure, je ne puis, au contraire de Freud, dégager de différences très significatives.

Observations dans un Centre de prévention des violences conjugales et familiales

Des psychothérapeutes recevant depuis quelque quinze ans dans un Centre de prévention de la violence conjugale, des femmes battues et les hommes qui les battent, confirment que dans ces couples la violence physique est quasi exclusivement le fait des hommes, hormis les quelques cas où les femmes répondent par des coups aux coups reçus. Elles confirment aussi l'endurance des femmes par rapport à ces violences. En effet, lorsque celles-ci décident de s'adresser au Centre, chez une majorité d'entre elles, les violences se sont installées depuis au moins quatre ans (chez certaines, elles durent parfois depuis plus de vingt ans) et cette violence est le plus souvent régulière lorsqu'elle n'est pas quotidienne. La plupart de ces femmes ont pris la décision de chercher de l'aide soit parce qu'elles se sentaient en danger de mort, soit parce que l'enfant devenait l'objet de la violence du mari, soit encore, bien que plus rarement, parce qu'elles sentaient monter en elles des pensées meurtrières à l'égard de leur mari ou compagnon¹⁸.

Du côté de la psychosociologie

9 . J. LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, pp. 63-64.

10 . J. LACAN, *Séminaire sur le Sinthome*, séance du 17 février 1976.

11 . J. LACAN, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » (rédigé en 1958), in *Écrits*, Paris, Seuil, pp. 731-733.

12 . *L'empire des sens*, film d'OSHIMA projeté à Paris en 1976.

13 . J. LACAN, *Séminaire sur le Sinthome*, séance du 16 mars 1976.

14 . Débordant donc largement le concept de masochisme érogène et celui de masochisme pervers.

15 H. DEUTSCH, op. cit., p. 235.

16 . S. FREUD, « Le tabou de la virginité » (1918), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 67.

17 . S. FREUD, « Le problème économique du masochisme », in {??} op. cit., pp. 289-290.

18 . Informations recueillies auprès de Mmes M-Ch. Corvisier et O. Simon, psychothérapeutes au Centre bruxellois de prévention des violences conjugales et familiales que je remercie ici pour leur précieuse collaboration. Les données quantitatives ont été rassemblées par R.M. Buisse et J-C. Deroubaix (Université libre de Bruxelles) dans une publication de la Commission de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles, document intitulé *Les femmes battues. Radioscopie*.

(100) Ces observations cliniques trouvent certains échos dans plusieurs enquêtes qui, dans le domaine du comportement observable, indiquent à leur tour que les femmes témoignent d'une certaine tendance à subir plutôt qu'à agir les maltraitances physiques et sexuelles familiales. Ainsi, il s'avère que dans le couple, elles sont bien plus souvent battues que battantes et qu'elles semblent se trouver dans une relative impossibilité psychique de se soustraire à cette violence¹⁹. D'autre part, en ce qui concerne les maltraitances physiques ou sexuelles des enfants, les femmes n'en sont quasi jamais l'agent actif tandis que les filles constituent septante à quatre-vingts pour cent des victimes. Des enquêtes auprès d'adultes sur les abus sexuels subis dans l'enfance et l'adolescence confirment cette disproportion : les filles sont davantage abusées que les garçons et elles sont aussi plus longuement abusées²⁰. Enfin notons encore que la grande majorité des abuseurs, quatre-vingts pour cent, dit-on fréquemment, qui sont donc de sexe masculin, ont été eux-mêmes abusés dans leur enfance tandis que les recherches empiriques indiquent que les conséquences de ces abus pour les filles sont le plus souvent des symptômes physiques récurrents et/ou une compulsion à la répétition du traumatisme dans leurs relations de femmes adultes²¹.

Enfin, dans le champ des fantasmes conscients, tels qu'ils peuvent être appréhendés dans une enquête de psychosociologie, il semblerait que les fantasmes sadomasochistes soient rares, que les différences quantitatives entre hommes et femmes quant aux fantasmes sadiques soient très faibles mais (101) que, par contre, les femmes déclarent un usage plus fréquent des fantasmes masochistes²². Ceci ne rejoint pas les constatations freudiennes mais n'oublions pas la nature spécifique et le statut particulier des « fantasmes conscients » qui firent l'objet de cette enquête.

En ce qui concerne l'agressivité ouverte, le sadisme physique et la destruction effective de l'autre, personne ne contestera, je pense, que l'on rencontre plus souvent des émules de la Justine de Sade²³, de la Laïka de Vanessa Duriès²⁴ et de l'O de Pauline Réage²⁵ que des disciples de la carnassière Penthésilée de W. Kleist²⁶, de la cruelle maîtresse-servante d'Oshima²⁷ et de la sadique Rébecca de Pascal Bruckner²⁸. Freud et bien d'autres résistent d'ailleurs à parler d'une agressivité féminine ou d'un sadisme féminin dont les représentations imaginaires ne manquent pas cependant²⁹. Pour ces femmes dominantes, agressives ou sadiques Freud comme Hélène Deutsch préféreront parler de complexe de virilité ou de masculinité³⁰. En ceci la position de Lacan quant à l'érotisme féminin impliquant le fantasme de tuer (102) l'homme avant de le mutiler, fait révolution³¹. Dans quelle mesure cette position lacanienne éclaire-t-elle notre clinique ?

19 . Il semblerait qu'en France, une femme sur six soit régulièrement battue par son mari (estimation étonnante mais impossible à vérifier), que la majorité d'entre elles ne quitte pas leur mari et qu'un pourcentage important de celles qui le quittent (20 à 50 %) retourne chez lui après l'avoir quitté. Celles qui n'y retournent pas, reforment souvent un couple avec un compagnon ou un mari aussi violent que le premier. Observations non publiées en provenance de plusieurs Centres d'aide aux femmes battues de France.

20 . B. BOUCHET, D. PERARD et M. ZORMAN, « De l'importance des abus sexuels en France », in M. Gabel (dir.), *Les enfants victimes d'abus sexuels*, Paris, PUF, 1992, pp. 37-53.

21 . B. HOFMAN a présenté les grandes lignes d'une recherche empirique réalisée à San Francisco dans le cadre de sa thèse doctorale lors d'une Conférence à l'Institut d'études de la famille et de la sexualité, Université de Louvain en décembre 1993.

22 . Plus précisément, le fantasme conscient de punir ou de blesser un(e) partenaire est quasi également déclaré chez les hommes (8 %) que chez les femmes (7 %), tandis que 8 % des hommes et 12 % des femmes disent avoir souvent ou parfois le fantasme « d'avoir des rapports sexuels en étant attaché(e) sans pouvoir bouger ». A. SPIRA, N. BAJOS et le groupe ACSE, « Les comportements sexuels en France », Paris, *La documentation française*, 1993, pp. 200-201.

23 . D.A.F. SADE, *Justine ou les malheurs de la vertu*, Paris, J.J. Pauvert.

24 . V. DURIÈS, *Le lien*, Splenger éditeur, 1993 (J'ai lu, n° 3678, 1994).

25 . P. RÉAGE, *Histoire d'O*, Paris, J.-J. Pauvert, 1954-1972.

26 . W. KLEIST, *Penthésilée*, Paris, Aubier-Montaigne. On relira avec intérêt le commentaire que M.-C. LAZNIK-PENOT en a proposé sous le titre « Encore et plus jamais », in *Le Bulletin de l'Association freudienne de Belgique*, 1987, juin, n° 8, pp. 85-111.

27 . OSHIMA, *L'Empire des sens*.

28 . P. BRUCKNER, *Lunes de fiel*, Paris, Seuil, Point R75, 1981.

29 . Cf. par exemple la fréquence du fantasme masculin de la dominatrice et des appels de l'homme au se(r)vice de ce type de professionnelles. Cf. aussi la fréquence de ces représentations romanesques que nous venons d'évoquer auxquelles on peut encore ajouter la Carmen de Bizet et la Judith d'Hebbel.

30 . Cf. notamment S. FREUD, « Sur la sexualité féminine », (1931), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 139-155 et H. DEUTSCH, op. cit.

31 . On lira avec grand intérêt le commentaire qu'a proposé R. CHEMAMA de ce court passage du séminaire de Lacan sur le Sinthome dans son livre *Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*, Paris, Editions de l'Association freudienne, 1994.

Au-delà du masochisme

Il est vrai que ce que j'ai appelé le masochisme de certaines analysantes peut faire écran à une énorme agressivité. Une agressivité telle que la laisser s'exprimer pourrait prendre l'allure d'une fin du monde. « *Si je devais m'y laisser aller me dit un jour l'une d'entre elles, qui par sa malnutrition et les autres mauvais traitements qu'elle s'imposait, jouait avec la mort depuis plusieurs années, je devrais tuer le monde entier* ». Telle autre reconnut très rapidement que par sa frigidité elle se vengeait des mauvais traitements subis de la part de son père et des autres hommes qui, comme son père, l'avaient bien peu aimée. Telle autre, s'avoua finalement que par ses symptômes somatiques irréductibles à tout traitement elle exerçait un pouvoir castrateur sur tous les médecins qu'elle appelait à l'aide. Telle autre encore, apparemment exploitée par un mari alcoolique, se découvrit dans la cure, à la fois animée par un fantasme inconscient que nous aurions pu intituler « *une femme est violée et battue* » mais aussi et en même temps pratiquement devenue « *chef de ménage* » grâce à l'alcoolisme de son mari qui était précisément l'objet de sa plainte. Telle autre enfin ne pouvait quitter son mari violent « *parce qu'elle ne pouvait pas lui faire ça* », où l'on pourrait entendre la volonté de puissance qu'oblitérerait ce masochisme persistant.

L'accompagnement des femmes hébergées dans un refuge pour femmes battues et celui de leur partenaire masculin conduit les responsables de cette institution à des conclusions relativement convergentes. Elles constatent tout d'abord que, si ces femmes étaient rarement physiquement agressives, il arrivait fréquemment qu'elles le soient verbalement : les injures choisies visant très explicitement la virilité – ou plutôt l'absence de virilité – sur le plan professionnel ou sexuel, de celui qui les bat. Il leur arrive aussi de (103) penser tuer celui-ci, pensée qui déclenche fréquemment la demande d'aide au Centre de prévention. Une troisième forme de violence se rencontre parfois chez elles : une extrême jalousie (qui peut débiter à la maternité lorsque le mari s'occupe de leur enfant plutôt que d'elle) et une emprise psychique sur leur homme qui par conséquent oscille entre la violence et la soumission la plus servile. Il apparaît aussi que, s'étant soustraites à la violence de leur compagnon ou de leur mari, elles pouvaient devenir entre elles très violentes, les coups de couteau n'étant pas exclus. Ces responsables vont même jusqu'à formuler l'hypothèse que la violence de leur mari pourrait leur servir de protection contre leur propre violence³².

Une lecture plus attentive des oeuvres littéraires n'est pas sans mettre en valeur de semblables « au-delà » du masochisme. Ainsi Vanessa Duries met dans la bouche de l'héroïne masochiste de son roman – autobiographique – ces propos que ne contrediraient pas Lacan : « *N'ayant pas la nature guerrière, ne sachant pas opposer la violence à la cruauté, j'ai appris à dominer ceux qui usaient de moi en rendant mystique et ambiguë l'offrande de ma soumission. C'est ainsi que les esclaves vivent : elles sont les seules à détenir les clefs des caves sombres et humides où les fantasmes des maîtres les hissent au rang de divinité* »³³. Comme l'indique Pierra Aulagnier à propos de l'Histoire d'O : « *Plus l'objet de rejet sera souillé, déchu, plus il se révélera éclatant en tant que dispensateur de jouissance.* »³⁴

Dans le registre de la névrose, les héroïnes des textes précédents relevant plus probablement du champ des perversions, le roman de Marie Cardinal laisse lire de semblables écrans à l'agressivité inconsciente qui se cache derrière son militantisme pacifiste, à la volonté de mise en échec du médecin qui peut passer inaperçue derrière l'appel à la guérison qui lui est adressé et au désir meurtrier qui se tient masqué derrière sa dépression (104) récurrente³⁵. Tandis que l'héroïne de *Neuf semaines et demi*³⁶ après être rentrée soumise dans le scénario sadomasochiste de son partenaire dans l'espoir de conquérir son amour, n'hésite pas à l'abandonner lorsqu'il tombe amoureux d'elle à son tour. « *Tu m'as fait attendre trop longtemps* », lui dit-elle seulement en le quittant sans plus tarder, réponse qui n'est pas sans avoir quelques accents de prétexte.

Quant aux femmes qui furent victimes d'un viol par leur père, si beaucoup d'entre elles s'engagent dans une vie dominée par la souffrance, physique et psychique, d'autres trouvent néanmoins l'énergie nécessaire pour faire payer très cher au père le viol qu'il leur a fait subir. N'ayant pas rencontré ces femmes en nombre suffisant dans le cadre de la cure, je ne suis malheureusement pas en mesure de déceler la logique de l'inconscient qui différencie ces deux « choix » de vie suite au viol paternel.

Hélène Deutsch, pour critiquable que soit son approche, avait semble-t-il très bien perçu cette face cachée du masochisme des femmes puisqu'elle écrivit : « *Souvent l'aptitude masochiste au sacrifice est le masque de pulsions sadiques que le sujet veut éviter par peur de perdre l'amour du monde extérieur et par sentiment de*

32 . Propos non publiés recueillis auprès de Mmes Corvisier et Simon, psychothérapeutes au Centre déjà cité de prévention des violences conjugales et familiales.

33 . V. DURIÈS, op. cit., p. 7. Quelques pages plus loin elle insiste : « [...] par le jeu subtil des rapports de force, l'esclave peut être celui qui exerce le véritable pouvoir dans la relation sadomasochiste » (p. 20).

34 . P. AULAGNIER, « Remarques sur la féminité et ses avatars », in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, p. 62.

35 . Cf. l'analyse que j'ai proposée dans « Fantasme, traumatisme et hystérie », in *Le trimestre psychanalytique*, Paris, Association freudienne, 1993, n° 1, pp. 111-126.

36 . *Neuf semaines et demi*, film de d'Adrian LYNE.

culpabilité. »³⁷ Curieusement cette affirmation est rapidement oubliée par l'auteur elle-même au profit d'une autre sans doute plus conforme à la norme-mâle ambiante qui veut penser les femmes comme étant foncièrement masochistes.

Et pourtant Freud avait déjà bien indiqué que sadisme et masochisme n'étaient que les deux modalités d'une même pulsion de mort et qu'ils n'étaient le plus souvent que les deux aspects que pouvait prendre cette pulsion de mort dans un même individu.

C'est déjà ce qu'il avait démontré dans l'évolution du fantasme « *On bat un enfant* » dont il avait bien décrit, pour l'homme comme pour la femme, le temps masochiste et les temps sadiques. Notons au passage qu'il affirme (105) que la première phase du fantasme est un fantasme sadique en ce sens que l'enfant battu n'est jamais le même que l'auteur du fantasme et qu'il signifie pour sa fille que le père l'aime puisqu'il bat l'enfant qu'elle hait. La seconde phase du fantasme est masochiste puisqu'il s'agirait d'une fille battue par le père comme preuve de son amour. Cette phase reste le plus souvent inconsciente et doit être reconstruite par l'analyste. Paradoxalement, c'est cette seconde phase, reconstruite, que Freud retient comme étant essentielle, comme s'il ne pouvait concevoir un sadisme originnaire dans l'univers fantasmatique des femmes³⁸. Quoi qu'il en soit, on voit bien déjà ici, combien sadisme et masochisme sont intriqués dans un seul et même sujet. Plus tard, il aura l'occasion de souligner d'une part, qu'un comportement sadique peut cacher un fantasme masochiste et réciproquement et d'autre part, qu'un comportement sadique peut succéder dans le temps à un comportement masochiste. Ce qu'illustre fort bien la tragique histoire du couple de Rébecca et Frank dans *Lune de fiel*, le roman déjà cité de P. Bruckner. Enfin, en 1923, Freud indiquera aussi comment le masochisme du moi se conjugue avec le sadisme du surmoi au coeur du même sujet.

Envie du pénis et ambivalence à l'égard de l'Autre maternel

Il y a donc peu de raisons ou plutôt aucune raison de penser que les femmes soient, « dans leur être » comme dirait Freud, moins agressives, haineuses, destructrices ou sadiques que leurs compagnons de civilisation du sexe dit fort. Bien au contraire. Quelques aspects du développement spécifique de la fille donnent en effet à penser qu'elle a beaucoup plus de « bonnes » raisons que le garçon de conserver au long de sa vie une hostilité, une agressivité, (106) voire une haine³⁹ par rapport à ses prochains et notamment par rapport à ceux qui sont porteurs du sexe qu'elle n'a pas. Notamment à cause de ce pénis, mais plus fondamentalement parce que le rapport à leur mère a été plus difficile et davantage parasité par la haine que celui de ses frères⁴⁰.

Si est vrai que la femme comme l'homme rejoue à son insu avec son compagnon de vie ou avec son conjoint, sa relation inconsciemment hostile à sa mère, et s'il est vrai que le seul amour qui pourrait être vierge de toute hostilité est l'amour de la mère pour son fils, c'est très logiquement – bien que tout à fait contraire aux apparences – que la femme s'engage dans la relation amoureuse avec plus d'hostilité inconsciente que l'homme. Plusieurs auteurs reprennent ce thème freudien. J. Chasseguet-Smirgel, par exemple, en précisant que l'origine de cette différence se trouverait dans la fréquente déception de la mère d'avoir une fille plutôt qu'un garçon⁴¹. On trouverait là une des premières racines de l'envie du pénis qui serait d'après Freud, une seconde et importante source d'une hostilité spécifiquement féminine d'autant plus forte que la fille, au contraire du garçon, ne peut détourner sur le père, l'hostilité première pour la mère⁴².

Pour Freud, il existe une troisième source d'une agressivité spécifiquement féminine : la blessure narcissique qui surgit de la destruction de l'hymen.

Freud y accorde une certaine importance puisqu'il y consacre plusieurs (107) pages et qu'il illustre doublement cette hostilité féminine, d'abord par le rêve d'une jeune mariée et ensuite par la tragédie de Judith et Holopherne. Le rêve de la jeune mariée « *que l'on pouvait reconnaître comme une réaction à sa*

37 . H. DEUTSCH, op. cit., pp. 232 et 234-235.

38 . Bien sûr, il est légitime de prendre ce qui est le plus refoulé comme étant l'essentiel. Néanmoins, Freud avoue lui-même que cette phase est une construction de l'analyste, logiquement nécessaire mais d'une logique sur laquelle il ne s'explique pas suffisamment à mon sens. Il me semble difficile de soutenir en même temps que « le masochisme provient d'un retournement du sadisme contre sa personne » et que « la phase masochiste est de loin la plus importante. »

39 . Agressivité ne se distingue pas avec évidence de la haine dans la théorie analytique. Néanmoins une tendance se dégage à réserver le concept de haine lorsqu'il s'agit de viser radicalement l'être de l'autre avec méchanceté, cruauté et jouissance. Cf. la communication de Nicole STRYCKMAN dans le présent numéro.

40 . Dans son texte sur la sexualité féminine, FREUD résume comme suit des justifications de l'hostilité de la fille vis-à-vis de sa mère : « *La mère a omis de munir la petite fille du seul organe génital correct ; elle l'a insuffisamment nourrie ; elle l'a contrainte à partager l'amour maternel avec d'autres ; elle ne remplit jamais toutes ses attentes ; et, finalement, elle a excité tout d'abord, puis défendu l'activité sexuelle propre de la petite fille.* » Op. cit., p. 147.

41 . J. CHASSEGUET-SMIRGEL, « Sur les chemins de la jouissance », in *Revue française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1990, n° 1, p. 183.

42 . S. FREUD, « Sur la sexualité féminine » (1931), op.cit., p. 146-148.

défloration [...] trahissait sans contrainte le désir qu'avait la femme de châtrer son jeune époux et de conserver le pénis de ce dernier ». Derrière cette envie du pénis, ajoute Freud, se révélait l'amertume hostile de la femme envers l'homme, amertume qu'il ne faut jamais négliger dans les rapports entre les sexes. Quant à la Judith d'Hebbel, elle présente d'après lui « la femme qui châtre l'homme qui la déflore ». Et Freud de conclure : « La défloration [...] délie aussi une réaction archaïque d'hostilité contre l'homme ». C'est ainsi qu'il rend compte des rites de défloration impliquant l'intervention d'un autre homme que le mari qui échappera ainsi à cette hostilité spécifiquement féminine ⁴³.

Notons que cette hostilité consécutive de l'envie du pénis est reprise par divers auteurs post-freudiens comme H. Deutsch, J. Chasseguet-Smirgel, dans leurs textes déjà cités, et R.J. Stoller dans son article sur la dynamique des troubles érotiques ⁴⁴.

Mais alors pourquoi ce rapport privilégié des femmes au masochisme ?

Si les femmes n'ont pas moins de raisons que l'homme d'être agressives, hostiles, destructrices et haineuses et si elles ont même quelques bonnes raisons de l'être davantage que les hommes, la question se pose donc de savoir pourquoi cette pulsion de mort se réalise chez elles aussi rarement dans une agressivité ouverte, effectivement réalisée, mais principalement dans l'une ou l'autre forme de masochisme – érogène ou moral – qui peut se réaliser par le biais de certaines somatisations parmi lesquelles la frigidité, les (108) dysménorrhées, les douleurs vaginales ou abdominales et le vaginisme. A ces réalisations psychosomatiques, s'ajoutent les réalisations oniriques (rêves et rêveries masochistes), ainsi que les fréquentes stratégies dont elles usent pour organiser l'insatisfaction de leur désir. Ce à quoi Hélène Deutsch ajoute, l'engagement dans une carrière de prostituée et la solution sublimée qui consiste à se sacrifier pour une grande cause : celle de l'éducation des enfants ou l'une de celles que lui propose son groupe social ⁴⁵. On l'aura remarqué, plusieurs de ces modalités de masochisme peuvent en même temps satisfaire une agressivité ou un sadisme de façon déguisée. Pensons notamment à ce que peut avoir d'agressif la frigidité ou le vaginisme par laquelle ou par lequel la femme répond au désir de son compagnon. Cette agressivité, cette haine ou ce sadisme, qui ne sont donc pas plus absents chez elles que chez l'homme, elles trouveront aussi à les réaliser de façon plus ou moins cachée, dans leurs rêves et rêveries ⁴⁶, dans certaines infidélités agressives (qui ne sont plus l'apanage des hommes), dans certains abandons de l'homme aimant ⁴⁷, dans certaines jalousies et certains autres comportements témoignant de leur volonté d'emprise sur leur homme ou sur leur enfant pour lesquels elles veulent être l'unique ⁴⁸.

Cette satisfaction déguisée, méconnue, voire déniée du sadisme se retrouve chez certaines femmes auxquelles un homme confie le rôle de maîtresse sadique. Certains se souviendront de Claudia, prostituée dominatrice qui, dans le cadre d'une émission de la Radio télévision belge consacrée (109) au sadomasochisme, affirma plus d'une fois qu'il ne s'agissait pas de mettre en jeu sa jouissance mais exclusivement celle de ses clients ⁴⁹. D'autres, se souviendront des affirmations analogues de Wanda von Sacher-Masoch concernant les jeux sadomasochistes organisés par son mari. Celle-ci, cependant, semblait pressentir que ces rôles sadiques ne la laissaient pas tout à fait indifférente puisqu'elle écrivait aussi : « Qui sait où la pierre s'arrêtera, une fois qu'elle sera en train de rouler ? » ⁵⁰

Parmi les explications proposées à cette dimension particulière de la pulsion de mort chez les femmes, on retrouve dans la littérature celles qui s'appuient sur les caractéristiques de leur anatomie, celles qui font appel à la contrainte culturelle et celles qui impliquent le rapport particulier des femmes à la demande

43 . S. FREUD, « Le tabou de la virginité », op. cit., p. 77-79. Faut-il le dire, ce rêve et cette tragédie ne sont pas sans évoquer le film d'Oschima, bien que pour Sada, il ne s'agissait pas de défloration, tant sans faut.

44 . R.J. STOLLER, « La dynamique des troubles érotiques », in *Les troubles de la sexualité*, Monographie de la revue française de psychanalyse, Paris, PUF, pp. 119-139.

45 . H. DEUTSCH, op. cit., pp. 223-232. Elle aurait pu ajouter les fréquents sacrifices des femmes au service du développement de la carrière de leur mari.

46 . Rêves de mort ou de mutilation du partenaire ou encore, plus déguisé, rêve de la verge glacée de la patiente de Stoller publié par ce dernier sous le titre « Dynamique des troubles névrotiques », in A. Fine, A. Le Guen et A. Oppenheimer (Eds), *Troubles de la sexualité*, Paris, Monographie de la Revue française de psychanalyse, 1993, pp. 119-137.

47 . Cf. L'analyse que propose Hélène Deutsch de l'Opéra de Carmen et de la biographie de George Sand.

48 . Cf. sur ce thème P. AULAGNIER, « Remarques sur la féminité et ses avatars », in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, pp. 55-79 ; F. PERRIER et W. GRANOFF, « La femme perverse », in *Le désir et le féminin*, Paris, Aubier Montaigne, 1979, pp. 89-98 ; et N. STRYCKMAN, « La mère corps-mort de l'Autre réel », in *Le Bulletin freudien*, 1985, n° 5, pp. 23-36. Cette pulsion d'emprise sur l'enfant peut aisément s'observer aujourd'hui dans les péripéties destructrices de nombreux divorces d'aujourd'hui.

49 II s'agissait d'une émission de l'Ecran témoin animée par Fr. Van de Moortel.

50 W. von SACHER-MASOCH, *Confession de ma vie*, Paris, Gallimard, 1989, p. 130, livre cité et commenté par P. Marchal, in « Le masochisme ordinaire dans le couple », *Le Bulletin Freudien*, 1993, n° 21, pp. 55-65.

d'amour et aux caractéristiques de leur surmoi.

L'anatomie féminine

Il convient de se méfier des appels explicatifs à l'anatomie. Néanmoins, faire comme si le réel du corps n'avait aucune incidence sur l'imaginaire et sur le symbolique constituant le sujet me semble relever d'un angélisme et, de surcroît, d'une méconnaissance de l'enseignement de Lacan qui ne sont pas sans effet des plus dommageables sur notre clinique⁵¹. Aussi je ne rejeterai pas d'emblée les explications qui font valoir que, dès son plus jeune âge, la petite fille, à la musculature moins développée, se trouve plus fréquemment que le garçon dans une nécessité anatomique de réprimer ou de refouler son agressivité physique et de lui trouver d'autres modalités d'expression.

Les représentations culturelles

(110) On ne peut pas non plus faire l'impasse sur l'influence de la représentation culturelle de la femme sur cette répression plus fréquente des diverses formes de l'agressivité chez la petite fille. Dès son plus jeune âge, les filles sont encore aujourd'hui souvent valorisées dans leur passivité, dans leur sens du dévouement à la cause des enfants ou à celle des hommes et brimées dans leurs comportements agressifs. Leurs frères sont au contraire admirés pour leur agressivité et plus ou moins sévèrement admonestés pour toute tendance à la passivité. La révolte des féministes contre cet état de fait ne fait pas l'unanimité dans les familles, tant s'en faut.

Cela étant, il faut à présent comprendre pourquoi les filles obtempèrent aussi généralement à ces impératifs éducatifs et pourquoi, devenues femmes, elles n'y répondent pas comme les hommes par une violence redoublée mais par la reproduction de ce modèle auprès de leurs enfants. Cependant avant de passer à cette tentative de compréhension, il me faut encore mentionner l'impact de cet héritage judéo-chrétien qui imprègne notre culture et qui, tout en appuyant par certains de ses aspects la revendication d'égalité entre l'homme et la femme, la désigne par d'autres comme instigatrice de la faute originelle de l'homme et comme relevant du registre de l'impur à l'instar du sang et de l'argent. Une étude approfondie du Droit canon fait dire à P. Legendre que la femme punie et l'homme sujet maître symboliquement castré en constitue les deux figures principales⁵².

Cela étant, nous savons bien que l'anatomie comme la contrainte culturelle ne constituent pas le tout de notre destin. Les désirs, amours et haines des Autres concrets, le plus souvent les parents, en sont une autre facette qui nous concerne davantage. Or, que savons-nous de la spécificité du rapport de la fille à ses parents.

Les amours, désirs et haine de l'Autre

(111) Comme nous le rappellent H. Sachs⁵³ et C. Millot⁵⁴, la petite fille ne subit pas la menace de la castration ce qui fait qu'elle ne renonce jamais complètement à sa demande d'amour au père. Il s'ensuit que tout Autre auquel elle adressera sa demande dans l'avenir pourra la soumettre à des exigences éventuellement illimitées. En ce sens, il est mis à la place du surmoi qui lui manque en tant qu'instance psychique. C'est bien ce que nous avons pu observer à plus d'une reprise. D'une part, beaucoup de femmes témoignent d'une soumission sans limite au désir exigeant de l'autre, d'autre part elles disent le faire soit par amour, soit pour conserver l'amour soit encore pour le conquérir. D'après leurs thérapeutes, déjà cités, certaines des femmes battues qui quittent leur compagnon violent deviennent perdues comme pourraient l'être des mères désespérées et coupables d'avoir abandonné leur méchant petit garçon alors qu'il est incapable de se passer d'elles. D'où leur fréquent retour au foyer conjugal, jusqu'à ce qu'un nouveau danger de mort les pousse à nouveau vers le refuge. A cette dimension maternelle, s'ajoute sans doute aussi pour certaines une satisfaction du masochisme – érogène ou moral –, hypothèse interprétative qui doit néanmoins être tempérée par les constatations des psychosociologues qui ont pu repérer les composantes socio-économiques de ces retours à l'enfer du couple⁵⁵.

Une autre dimension entre aussi en jeu dans cet attachement des femmes à leur compagnon violent : la

51 . Je me suis longuement expliqué sur ceci dans une contribution à un ouvrage collectif intitulée « Ni ange, ni bête ou : la nécessaire intrication des trois registres du corps humain », in B. Feltz et D. Lambert (Eds), *Entre le corps et l'esprit*, Liège, Mardaga, 1994, pp. 247-267.

52 . Cf. P. LEGENDRE, *L'amour du censeur – Essais sur l'ordre dogmatique*, Paris, Seuil, pp. 69-70 et 124-163.

53 . H. SACHS, *Sur un motif de la formation du surmoi féminin* (1927), in *Ornicar ?*, 1984, n° 29, pp. 98-110.

54 . C. MILLOT, « Le surmoi féminin », in *Ornicar ?*, 1984, n° 29, pp. 111-124.

55 . Les psychosociologues mettent en effet en évidence que ces retours sont plus fréquents lorsque leur liberté de mouvement est entravée par la présence de jeunes enfants et lorsqu'elles ne disposent pas de moyens financiers propres. R.M. BUYS et J.C. DEROUBAIX, *Les femmes battues*, op. cit., pp. 59-63.

nécessité de reproduire la violence qu'elles ont vécue dans leur famille d'origine. Soit celle dont elles furent elles-mêmes l'objet, soit celle dont leur mère fut l'objet. Cette compulsion à la répétition fut fort bien illustrée par une patiente qui ne parvenait pas à quitter un homme violent qu'elle avait choisi après avoir quitté, « sans trop (112) savoir pourquoi », son premier mari qui était un communément calme. Ceci nous amène à nous reposer la question de savoir pourquoi les femmes cherchent plutôt la reproduction de la situation de victime alors que les hommes, je l'ai déjà signalé, font dans leur grande majorité subir aux autres ce qu'ils ont subi eux-mêmes lorsqu'ils étaient enfants⁵⁶.

La particulière cruauté du surmoi des femmes

Dans ce même texte déjà cité sur le surmoi féminin, C. Millot développe une raison supplémentaire de ce « choix » masochiste des femmes : leur particulière soumission au surmoi maternel archaïque, « obscène et féroce ». La prédominance de ce surmoi est la conséquence d'une identification quasi nécessaire à la mère imaginairement supposée toute-puissante. Cette identification est moins contraignante chez le garçon qui en est en quelque sorte protégé par son identification au père oedipien. Cette dépendance des femmes rend bien compte de leur fréquent masochisme moral, masochisme qui n'est pas nécessairement érogène, comme nous l'avons signalé plus haut. Dans cette perspective, son rapport « masochiste » à l'autre serait tout à la fois une réalisation extra psychique de ce qui se joue dans son inconscient entre son ça, son moi et son surmoi en même temps qu'une façon de satisfaire son « besoin de punition » de sa haine pour cette imago maternelle archaïque et de son amour pour son père auquel elle ne renonce jamais complètement.

Amours de l'Autre et identification

Une autre raison de ce « choix » du masochisme me paraît résider dans cette différence entre l'amour conditionnel du père et l'amour inconditionnel de la mère, développée il y a quelques années par Ch. Melman⁵⁷. Ce à quoi s'ajoutent les difficultés que rencontre inévitablement l'identification au parent de l'autre sexe.

(113) La mère aime son enfant quoi qu'il fasse, quoi qu'il soit : « *Il suffit*, disait Ch. Melman, *que la mère reçoive en échange de l'amour pour que le pacte soit scellé* ». Le père pose ses conditions. Pour être aimé par lui, il faudra que l'enfant, fille ou garçon, adopte un idéal et renonce à l'activité sexuelle.

Puisque la violence est, en général, celle du père soit sur la mère, soit sur la fille, on comprend que le garçon s'identifie plus aisément que la fille aux traits agressifs, voire sadiques, de son agresseur ou de l'agresseur de sa mère. Ceci est d'autant plus facile que la culture ambiante l'y pousse et qu'il peut être assuré de l'amour inconditionnel de sa mère pour son rejeton de sexe mâle. Pour la fille au contraire l'expression d'une agressivité hors normes est beaucoup plus difficile. Ce serait renoncer à l'identification à sa mère, renoncer aussi à l'amour de sa mère qui lui fut déjà si difficile à conquérir et à maintenir. Certaines vivent en outre très mal tout ce qui pourrait faire penser à un manque de solidarité d'avec le destin malheureux de la mère. L'identification de la fille au père agresseur est donc très difficile à moins que cette identification virile représente un idéal pour son père ou pour sa mère ou pour tous les deux, ce qui arrive parfois. Sinon, il lui faudra trouver d'autres modalités d'expression de son agressivité et de son sadisme, plus détournées et plus cachées. Elle pourra aussi les retourner contre elle-même en se laissant croire et en faisant croire aux autres qu'elle est fondamentalement masochiste.

Les femmes, l'amour et les pulsions de vie

Notons qu'une autre issue peut encore s'offrir à cette pulsion de mort : le retournement en son contraire notamment l'amour, la tendresse, la bienveillance, les comportements de protection et le dévouement caritatif. Ces énergies pulsionnelles secondaires viendraient se joindre aux pulsions de vie originaires tout en cohabitant avec le masochisme, retournement de la pulsion de destruction contre soi-même. Cet autre destin pulsionnel, qui ne va pas de soi d'un point de vue métapsychologique, mériterait un nouveau travail partant cette fois du rapport spécifique des femmes à l'amour et aux pulsions de vie.

A ce moment de ma réflexion...

(114) A ce moment de ma réflexion, je pense que l'on peut convenir que les femmes ne sont fondamentalement et inconsciemment, ni plus ni moins masochistes que les hommes et que leur « choix » du masochisme provient de plus grandes nécessités de réprimer leur agressivité et leur haine inconsciente dont on peut par ailleurs se demander si elles n'ont pas de « bonnes » raisons d'être plus développées que celles

56 . Pour rappel, 60 à 80 % des abuseurs d'enfants l'ont été eux-mêmes dans leur enfance.

57 . Ch. MELMAN, « Pourquoi est-il si difficile d'être aimé ? », in *Bulletin de l'Association freudienne*, Paris, juin 1990, n° 38, pp. 5-14.

des hommes. Si je ne craignais la caricature, je dirais que les femmes sont plus contraintes au masochisme que les hommes parce qu'elles ont de « bonnes » raisons d'être plus agressives et haineuses à l'égard de l'Autre.

Ceci était important à remarquer non seulement d'un point de vue théorique, mais surtout parce que les cures de femmes dans lesquelles domine le masochisme peuvent rester bloquées par une méconnaissance de l'agressivité inconsciente voire du sadisme qui les habitent et par une oblitération des autres modalités de réalisation de la pulsion de mort : pulsion d'emprise, pulsion de destruction, et volonté de puissance qui les animent très évidemment quand bien même ce n'est pas sous ces modalités violentes et visibles auxquelles elles donnent lieu dans les destins fictifs de Sada, Carmen, Judith, Rébecca et Penthésilée.

Mes collègues natives du freudien « continent noir » me pardonneront, j'espère, cette expédition osée dans cet univers énigmatique de leur vouloir et de leur désir inconscient ⁵⁸.

Quoi qu'il en soit, on évitera d'entendre tout ceci comme un propos sur « La » femme puisque que nous savons que pour elles encore plus que pour les hommes, les tentatives de généralisation sont plus qu'hasardeuses et qu'il convient au départ de chaque nouvelle cure, de « savoir ignorer ce que l'on sait » ...

o
u

c
e

q
u
e

l
,
o
n

c
r
o
i
t

s
a
v
o
i
r

59

58 . Que soient ici remerciées celles dont les critiques et remarques m'ont permis de traverser les passages plus difficiles de cette exploration.

59 . J. LACAN, « Variantes de la cure type » (1953-1955), in *Ecrits*, op. cit. pp. 349 et suiv., ainsi que P. DE NEUTER, « L'interprétation dans la cure psychanalytique », in *Psychothérapies*, Genève, 1987, n° 4, pp.179-185.